

Comment finira la guerre

La guerre a franchi le terme de deux ans: ainsi se trouvent démenties la plupart des prévisions émises sur la durée probable des hostilités au cas de conflit européen. En Allemagne, notamment, on comptait sur une entree "courte et bonne" selon le mot de Machiavel. Peut-on, maintenant, tirer quelque pronostic au sujet de l'issue même du conflit?

J'ose dire que la grande surprise des Allemands tient, surtout, à une fausse conception stratégique — conception que les thuriferaires de l'empereur Guillaume s'obstinent, en dépit des événements, à qualifier de "géniale". L'empereur et son état-major, aveuglés par l'orgueil, crurent qu'ils tenaient une formule infaillible pour s'assurer la victoire. Ils étaient convaincus, qu'avec la masse énorme de leurs armées, l'abondance de leurs cadres, la supériorité que leur assuraient les armements nouveaux, notamment les mitrailleuses et l'artillerie lourde, ils n'avaient qu'à se porter d'abord contre l'armée française, puis contre l'armée russe et, qu'en appliquant, à ces deux adversaires, le système de la "tenaille" ou de "l'encercllement", ils les anéantiraient l'un après l'autre par "l'attrainte" ou par "écrasement".

Il ne s'agissait donc plus d'une de ces campagnes à lente évolution qui laissent souvent à la fortune des armes le temps de changer de camp. Cette fois, on était sûr d'obtenir, du premier coup, la destruction complète des forces de l'ennemi.

La foi dans cette conception stratégique prépara la guerre et la décida. Quand la grande manœuvre fut prête, on la déclencha. La violation de la neutralité belge était nécessaire pour s'assurer, par les grands espaces, les grands mouvements. Peu important: on violerait la neutralité belge. L'Angleterre ne serait pas satisfaite. Peu important. L'Angleterre n'aurait pas le temps d'apporter sur le continent un secours efficace. L'affaire étant sûre, la victoire arrangerait tout.

Une campagne sur le front occidental, une campagne sur le front oriental et, la recette infaillible ayant opéré des deux côtés, l'Allemagne aurait l'Europe à sa merci et inaugurerait ainsi sa carrière mondiale qui s'acheverait par l'asservissement de l'univers. L'empereur Guillaume était assuré — nous avons de cela des preuves formelles — que son génie militaire lui permettait de concevoir de telles espérances. Ses flatteurs le persuadèrent qu'en suivant la doctrine de Schlieffen, inventeur de la panacée, il dépasserait Napoléon.

Sur le front occidental, la recette n'a pas opéré. La "bataille des frontières" n'est rien autre chose que la tentative de "manœuvre en tenaille" pour encercler l'armée française: or, elle s'est terminée par cette victoire française, à jamais illustre, — la victoire de la Marne. Les deux branches de la tenaille se cassèrent successivement sur le dur métal de l'armée de Joffre. A l'est, les journées du Grand Couronné et du col de la Chipotte entravèrent l'offensive allemande. A l'ouest, la bataille de l'Oureq brisa l'avancée de von Kluck. Au centre, le heurt entre les armées du duc de Wurtemberg et du Kronprinz et celles de Foch, de Langie, de Gery et de Sarrail, se termina également par la défaite.

L'armée française loin de se laisser entourer, avait brisé le cercle et tentait d'entourer à son tour l'adversaire. Successivement, elle portait ses principales forces vers les départements du Nord, non seulement pour les délivrer mais pour manœuvrer l'armée allemande. Les Allemands, s'entendant dans leur erreur, pensèrent que le système qui avait échoué sur la Marne, réussissait sur l'Yser. Il échoua encore. Et l'armée du pas de

parade." l'armée qui avait reçu pour mission providentielle la conquête de l'univers, fut pour ainsi dire réduite à néant. Ses régiments anéantis s'enterrèrent dans les tranchées de la Picardie, de la Champagne et de la Lorraine pour se refaire, tandis qu'une nouvelle armée transportait sur le front oriental le fameux système qui avait échoué sur le front occidental.

Il faut reconnaître, qu'à l'est, le cours des événements parut, d'abord, plus favorable. La manœuvre de la tenaille jeta le trouble dans le camp russe. Celui-ci, affaibli d'ailleurs pour des raisons tout à fait indépendantes de la volonté des chefs, commença à plier et rompre. Mais, ces mêmes chefs, malgré l'infériorité momentanée de l'armement, se montrèrent admirablement perspicaces et surent lire dans le jeu des Allemands. Abandonnant des régions entières, sacrifiant, au besoin, les armées jetées dans la fournaise, ils tinrent tête toujours et ne se laissèrent prendre ni surprendre nulle part; si bien qu'ils arrachèrent, enfin, la masse de leurs troupes à l'étreinte allemande, et cela sans laisser à découvert le cœur de l'Empire russe. En rompant, ils paraient les coups. Quand l'hiver arriva, le plan allemand avait échoué aussi de ce côté; l'adversaire oriental était momentanément affaibli, mais il restait debout.

Les Allemands et les Autrichiens durent faire, de ce côté, ce que les Allemands avaient fait de l'autre: ils s'enterrèrent pour refaire leurs forces, c'est-à-dire pour reconstituer de nouvelles armées encore et trouver une nouvelle méthode de guerre. De l'aveu des critiques militaires allemands, la guerre de manœuvres était finie pour l'Allemagne; elle abordait maintenant la guerre de résistance ou guerre de siège: "L'Empire est une place assiégée".

L'affaire de Verdun fut une tentative de sortie de la garnison pour rompre la circonvallation ennemie. Cette tentative n'a pas réussi. Et maintenant, l'Allemagne et son armée savent parfaitement qu'il ne leur reste plus qu'à défendre pied à pied les positions occupées en territoire ennemi et qui protègent provisoirement le cœur de la place, c'est-à-dire l'Allemagne elle-même. Les mêmes critiques militaires résumant leur espérance finale en ces termes: "Nous sommes assez forts pour garder ce que nous tenons. Si notre offensive a échoué sur la Marne, sur l'Yser, à Verdun, en Pologne, votre offensive échouera sur les Karpathes ou sur la Somme. Partie nulle; mais nous tenons vos territoires, payez." C'est ce qu'ils appellent "la carte de la guerre".

Toute place assiégée, à contre elle, trois causes d'usure infaillibles: le feu de l'ennemi, l'épuisement des ressources, l'affaiblissement moral; car l'espérance a besoin d'air.

Le feu de l'ennemi, détruit, chaque jour, de nouvelles phalanges austro-allemandes sur le front russe; sur le front franco-anglais, la perte en hommes est journalière et colossale. Multipliée dans de telles proportions, la dépense en hommes est irréparable. Les assaillants ont accru leur nombre par les nouvelles armées russes et par ces nouvelles armées anglaises; bientôt, peut-être, d'autres fronts alignent de nouvelles masses. Ce simple rapprochement suffit pour indiquer que des issues fatales.

Le blocus, de plus en plus étroit, assombr l'Allemagne à un régime alimentaire qui s'en fait la pénurie tout à fait, la débilite singulièrement. L'Allemagne perd à peu près par un deux-mois sur la nourriture qui lui est indispensable. Vers février prochain, elle sera sur le point d'achever sa troisième récolte. Elle peut calculer des maintenant les suites infaillibles de sa claustration.

Comment l'effet moral habituel, la

fièvre obsessionnelle ne se produirait-elle pas? D'ores et déjà, on agit avec anxiété, en Allemagne, la question des "origines", la question des "responsabilités", la question de la paix; tous problèmes surexcitant une nervosité croissante. Quand l'Allemand (le plus docile des sujets) aura perdu la foi en ses maîtres, ceux-ci verront l'abîme s'ouvrir et, victimes de leur orgueil satanique ils se livreront aux actes les plus fous aux violences les plus invraisemblables — voyez ce qui se passe à Lille — pour essayer d'échapper aux vindictes immanentes.

Mais c'est alors que se retourneront contre eux leur assurance du début, leur infaillibilité proclamée par eux-mêmes, et, surtout, la terrible erreur de la conception "géniale" qui les a jetés dans la guerre, et qui a jeté l'armée allemande et le peuple allemand dans une catastrophe n'ayant d'autre issue que la défaite par le feu, par l'épuisement et par l'émoussissement dans les tranchées.

Car, ayant cherché leur refuge dans la tranchée, "c'est là qu'ils périront." Qu'ils creusent des abris de plus en plus profonds; qu'ils s'enfouissent à huit mètres, à dix mètres, à vingt mètres. Le feu, la faim et le désespoir feront les chercher là, et les saisiront là. Une armée de conquête qui ne bouge plus, est une armée perdue. Du jour où la guerre de manœuvres a été finie, l'Allemagne a été battue. Je répéterai la parole de Bernhardi: "Les tranchées sont, pour une armée combattante, la fin de l'offensive, c'est-à-dire le renoncement à la victoire; elle croit y trouver un abri, elle y trouvera infailliblement son tombeau."

GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française.

La Vie Bon Marché à Buenos-Aires

Le bon marché est merveilleux; il est si commun que le plus beau ne s'y vend qu'un œuf, et le reste à proportion, excepté la poule et tout ce qui demande des soins: car une poule s'y vend toute seule; la douzaine de perdrix n'y coûte qu'un réal.

Ces renseignements, hélas, ne datent pas d'hier: ils figurent dans "Les Relations de voyages en Afrique, Amérique et aux Indes occidentales", qui parut en 1718 le sieur Drais de Grand-Pierre, ci-devant officier de marine. Un œuf, c'est trois francs; un réal, vingt-cinq centimes; si l'on multiplie par cinq pour avoir l'équivalence de nos prix, on voit que la future République Argentine était alors un pays de cocagne.

Elle l'est aujourd'hui, comme jadis, assurément, mais la civilisation, les frigorifiques et la guerre ont — déprécié en France — montifié les tarifs.

La troisième année de guerre trouve la "Chochina", "Journal boyautant du bon zouave", très en plume et tout à fait en verve.

Citons ces deux informations: Prochainement, changement complet de programme au Théâtre des Hostilités. Trucs et décors nouveaux. Ballet russe. Triomphe de la Troupe Anglaise. Escamotage de corps d'armée par le kronprinz, dans son numéro.

Verdun. Matinée et soirée tous les jours.

L'autre: Venez passer l'été à Gourfrignonnière. Groffes éclairées à l'électricité. Funiculaire. Châlets suisses et de nécessité. Cure de soleil. Tirs, sports et alpinisme. Situation dominante jouissant d'une vue magnifique. Cuisine française. Centre idéal pour le réconfort physique et moral.

Il semble, en effet, que pour le réconfort physique et moral, la station est excellente. On y puise courage et gaieté.

LE MASQUE DE FER.

L'arc-en-ciel diplomatique.

La "Rebelle" a eu la curiosité de rechercher l'origine des "livres de couleur". C'est l'Angleterre qui en fut la créatrice. Elle posséda, en effet, depuis le dix-septième siècle, ses Livres Bleus, qui ne sont pas seulement des recueils de documents diplomatiques: tout ce qui est communiqué aux deux Parlements anglais par ordre du Roi est broché sous une couverture bleue. Le nombre des Livres Bleus distribués en une seule session s'élève à quelques centaines.

C'est Napoléon III qui, en 1861, fit distribuer aux Corps législatifs le premier recueil de documents diplomatiques qui, d'après la couleur de sa couverture, prit le nom de Livre Jaune.

Peu après, l'avour promettait de présenter au Parlement italien un recueil d'actes diplomatiques concernant la proclamation de Rome capitale; mais il mourut avant d'avoir exécuté sa promesse. C'est plus tard que l'habitude fut introduite en Italie de publier des Livres Verts; le vert fut choisi "parce qu'il est une des couleurs du drapeau italien".

Le premier Livre Rouge fut présenté aux délégations d'Autriche-Hongrie par le ministre Boust.

La Russie, comme on le sait, a des Livres Orangés; l'Allemagne, des Livres Blancs, la Belgique, des Livres Bleus.

Le Discours de M. Briand et la Presse Anglaise.

Londres. — Makers' Theatre tardive à l'appelle fut reçue par le discours de M. Briand, plusieurs journaux de Londres le commentent ce matin dans leurs éditoriaux. Le "Daily Express" écrit: "Dans son discours à la Chambre des Députés, M. Briand insiste comme il a fait l'autre jour M. Bonar Law sur le fait que les changements survenus dans la guerre sont entièrement dus à la complète coordination établie entre les différentes armées alliées. Deux années ont été nécessaires pour organiser les ressources des ennemis de l'Allemagne et lorsque ce but eut été atteint le sort de l'Allemagne fut réglé."

Le "Daily News" écrit: "Les paroles de M. Briand expriment la même confiance que celle qui marqua il y a deux jours les déclarations de M. Bonar Law. La certitude de la victoire ne se trouve point dans les gains territoriaux des Alliés. Nous sommes sûrs de vaincre parce que les Allemands sont impuissants à regagner le terrain perdu et parce que les nations alliées sont animées d'une inébranlable résolution. M. Briand a insisté avec raison sur l'importance de la solidarité des alliés. C'est un facteur de succès dont on ne saurait exagérer le rôle. M. Briand a montré avec justice que les résultats immédiats de cette solidarité furent de contraindre l'Allemagne à la défensive sur tous les fronts. Si cette solidarité peut être maintenue dans la victoire comme elle le fut durant les heures d'épreuves, on peut être sûr qu'une nouvelle Europe sera établie sur des bases immuables."

Consulat Général de France 522 BOURBON STREET. (Ouvert de 9 heures à 3 heures, Samedi de 9 heures à Midi.)

Le Gérant du Consulat Général a l'honneur de porter à la connaissance des personnes dont les noms suivent, qu'ayant d'importantes communications à leur faire, il leur serait reconnaissant de se présenter en personne au Consulat Général, ou de lui envoyer leur adresse par la poste: M. Jazy, Joseph Dominique, Berryer, Fernand Henri, Jaeger, Georges, Bordenave, Jean dit Houtis, Loustaunau, Pierre, Soutou, Joseph.

La Réforme du Système des Impôts en Italie.

Milan. — Dans une lettre adressée au président du Conseil, le ministre des finances, M. Meda, annonce qu'il a constitué un comité consultatif chargé d'étudier la préparation de l'impôt global et progressif sur le revenu après la guerre.

Cet impôt remplacerait les impôts existants. Dans ce comité consultatif figurent MM. Einaudi, directeur de la Réforme Sociale, et d'Amelio, directeur de la Revue de Droit Public. Dans sa lettre au président du Conseil, M. Meda écrit:

"La nouvelle réforme devra non seulement pourvoir aux besoins croissants de l'Etat, mais aussi assurer la paix sociale, condition première de la grandeur nationale." "Le 'Secolo' relève l'importance de la réforme qui marquera, dit-il, un changement radical dans le système des impôts dans un sens démocratique."

Vous servez vous d'Huile d'Olive Pure? Il y a une grande différence entre l'Huile d'olive pure et les autres. ITALIAN BEAUTY. Est absolument pure — extraite d'olives mûres, choisies en Italie et importée dans ce pays. Supérieure à toutes les autres pour usage médical, insurpassable pour embellir la peau. Bouteilles de 10 oz. 30c. Litres (canettes pleine mesure) 90c. Gallons (canette pleine mesure) 3.50. Une huile parfaite pour usage médical intérieur ou extérieur. Elle a toujours un goût et est toujours fraîche. Demandez-en à votre pharmacien. S'il ne peut pas vous en fournir, téléphones ou écrives V. S. DANTON 520 Rue Hôpital. Phone Hem. 2-79.

SI CELA VIEND DE PEKA. C'EST DU BON. Spécialité de Thé et de Café. Téléphone, Venez, ou Ecrivez. BARTWELL ROSSON, Propriétaire. 351 rue Poydras.

FOR MEN ONLY. COMUS BUFFET. 157 St Charles Street. Is now serving a Merchants' Lunch Every Day. 11 a.m. to 3 p.m. 30c including either coffee and cream, cold milk or beer. Music: Violin Virtuoso.

INJECTION BROU. Traitement immédiat et sans douleur. Chez tous les pharmaciens.

HARTWILL. DISTINCTE LEGS. HOGGANS. HARTWILL.

La Défaite à Trois Temps.

On vient d'inaugurer à Vienne, sur le Prater, une exposition de la guerre. Uniformes, médailles, appareils sanitaires, littérature, chacune de ces spécialités a son pavillon à elle. Mais le clou de l'exposition, se trouve dans une grande galerie d'honneur, où sont soigneusement alignés et étiquetés les trophées remportés sur l'ennemi. Et, cependant que le public défile et s'exclame de joie, la musique militaire, installée dans une loge de verdure, joue des valses viennoises.

Ces valses viennoises sont, en vérité, d'une ironie symbolique. Est-il une autre musique qui convienne mieux à cette "revue" de guerre, organisée à l'heure même où l'Autriche ne compte plus ses défaites? Vous avez chanté victoire? Eh bien! dansez, maintenant. LE MASQUE DE FER.

PETITES ANNONCES

PROPRIETES FONCIERES A VENDRE. UN F. BATISSE en briques à trois étages, 10, rue Conti, au-dessus des rues Bourbon et de la Nouvelle. Bon rapport. S'adresser 320 rue Conti, 13 av-12. PERSONNEL. Col. Hugues J. de la Vergne a transféré son étude d'avocat au Barreau de l'Abelle, 200 rue Conti. Téléphone Main 261.

A ECHANGER—Trois logements contenant des appartements. Logers, 67,000. Leslie Land Co., 315 Ridge Bldg., Kansas City, Mo. COURS DE FRANÇAIS. Leçons de langue française, littérature, style, correspondance commerciale, conversation (prononciation parisienne) élocution, données par le professeur Chas. P. de Boissy d'après sa nouvelle et rapide méthode. Pour les inscriptions s'adresser au professeur Chas. P. de Boissy, 814 avenue Esplanade en ville. Phone. Hemlock 261-1. Hours: sept 2-11.

ENTREPRENEURS DE POMPES FUNEBRES.

M. A. F. Bultmann a repris la direction des affaires de Tharp-Bullmann-Sontheimer Co., premierement fondée par lui-même. Le service personnel est garanti aux clients, car tous les détails seront sous sa surveillance. Coin des rues Prytanis et Washington. Phone, Jackson 626 ou 627. 6 août-27.

CHAMPAGNE

LOUIS ROEDERER REIMS. Exigez l'Étoile Comme Garantie. PAUL GELPI ET FILS AGENTS. 227 RUE DECATUR Nouvelle-Orléans.

dit en argot de cercle, c'est-à-dire quand une banque vient d'être adjugée, on joue avec le banquier tout l'argent avant le commencement de la partie. Un soir, Pierre prit la banque; Mlle de Saint-Alphonse, qui, cette fois-là par hasard, n'était accompagnée d'aucun de ces jeunes gens ordinaires, lui dit: — Nous marchons de compte à demi, voulez-vous? — Comme il vous plaira, répondit Pierre.

Et la partie commença. Le guide ne paraissait pas en veine, il perdit d'abord à tous coups; il ne restait plus que trois louis en banque, quand la chance tourna, et il gagna avec persévérance; il quitta les cartes avec dix mille francs de gain, dont Mlle de Saint-Alphonse garda la moitié, bien entendu.

Le partage terminé, sur une table, dans un coin, elle lui dit: — Voulez-vous m'offrir votre bras pour rentrer à mon hôtel? — Bien volontiers, répondit-il. — Mais j'ai l'estomac au fond des talons, allons dîner au restaurant du casino. — Comme cela vous fera plaisir. — Vous n'avez pas faim, vous? — Non, mais je vous tiendrai compagnie tout de même. — Vous grignotez bien un bout de d'importe quoi. — Si vous le voulez. — C'est entendu. Ils s'installèrent dans la salle du restaurant; lui, flatta au fond, de rem-

placer pour un moment les jeunes gens bien mis, dont la jeunesse viveuse se passe à se ruiner pour des frivolités comme cette Saint-Alphonse, sur pieds desquelles ils jettent leur or et leur cœur, et qui dissipent une, brisent l'autre.

Le dîner achevé, Pierre paya la note; la Saint-Alphonse prit sans façon le bras du jeune homme qui l'accompagnait à la porte de son hôtel. Là il alla la quitter, quand elle le retint par la main, avec un geste éblouissant et lui dit à voix basse: — Vous ne venez pas plus loin?

Il se laissa conduire, et ce soir-là, pour la première fois de sa vie, il ne rentra pas du tout au village. Le lendemain, il se leva fort tard, et il revint à la maison des Estivandiers pâle comme un cierge; la Saint-Alphonse, avant de le laisser partir, avait pris la précaution de le débarrasser, entre deux caresses et avec des phrases mi-gaillardes, des cinq mille francs gagnés la veille au jeu. Elle lui jura du reste sur les cendres de son père qu'elle n'avait jamais aimé que lui, et Pierre le crut comme tous les autres.

XIII APRES LE BEAU TEMPS LA PLIEGE.

Pierre rencontra souvent Mlle de Saint-Alphonse, d'abord, et fréquemment, le soir, il l'accompagna chez elle, laissant entre eux, dans les gains du jeu, car, sur dix mille, il presque continuellement hé...

chance ne fut pas constante; la déveine sembla le pourchasser. En peu de jours il perdit les sommes importantes qu'il avait gagnées; bientôt il n'eut plus un sou en poche; un matin, il se désolait auprès de Mlle de Saint-Alphonse, lui demandant de lui rembourser au moins une partie de tout ce qu'il lui avait donné; elle accueillit cette proposition par un immense éclat de rire.

— Ah! mon cher, dit-elle, tu appartiens à un drôle de monde; on voit bien que tu n'es pas encore déraciné de ton cœur. — Le mot étinga son front en plein visage; il pâlit, car il aimait cette fille, comme il aimait sa vie, et il se sentait pris pour elle, de ces tendresses que émeinte l'âme.

— Alphonse, dit-il, d'une voix brisée, tu me connais, tu sais bien que tu me tortures le cœur, qui est toujours embrasé par toi. — Ah! tu la fais à la passion. — Je ne la fais pas, te le dis ce que je ressens. — Eh bien, brève ton ardeur et fais-toi; et tu ne me feras pas la confidente de tes chagrins d'argent que je ne veux et ne peux du reste guérir. — Oh! je t'aime trop. — D'abord, mon petit, on amour, trop n'est pas assez, comme déclarait un de nos anciens, acteur de l'Odéon qui lui avait dit, et de la distinction. En voilà un qui n'aurait pas craint la violence de demander aux femmes l'argent qu'il leur donnait. — Tu railles mon tendresse!

— Allons, bon, une autre antienne à présent; tout à l'heure, c'était ton cœur; maintenant, c'est ta tendresse. Eh bien, mon vieux, ta tendresse pour moi restera sans emploi si tu continues à te désoler au lieu d'aviser. — Tu es dur. — Non, je suis franche. Beaucoup à ma place le penseraient et ne le feraient pas. — Que faire? — Te procurer de l'argent. Tout est là. Quand tu auras du quibus, tu pourras tancer la vie de haut en bas. — Mais il y a une heure que je te répète que je n'ai plus un rouge sou. — Que tu es bête, mon gros, quand on n'a plus l'argent on en trouve. — On en trouve? Interrogea Pierre étonné. — Certainement. — Mais comment? — Est-ce que tu n'as pas des prés, des vignes, des champs, est-ce que je suis encore moi? — Eh bien? — On emprunte, c'est simple comme bonjour.

— Oh! ça, jamais, fit Pierre, entraîné par un premier bon mouvement qui ne dura pas. — Alors, à ton aise, mon gaillard. Mais, dans ce cas, ne te plains pas et reviens conduire la voiture; tu pourras tancer le berret et la main pour recevoir quelques bons pourboires; ce sera le moyen de te procurer des pièces de quarante sous sans emprunter. Elle laissa tomber ces derniers mots tout en trempant et sortit; Pierre

resta seul, navré. Le jeune homme se sentit faible; en devenant joueur il était aussi devenu paresseux et l'orgueil n'avait pas tardé à lui passer. Il fut abattu toute la journée. Quoi! se disait-il, hypothéquer ce petit domaine des Estivandiers, qu'il se souvenait avoir vu travailler par son père avec tant d'ardeur, par sa mère elle-même avait fouillé à coups de pioche en tous sens, ce domaine où il avait été si heureux, tant que la folie du jeu ne l'avait pas empoigné, ce n'était pas possible, c'était plus fort que lui. Non, non, il ne voulait pas engager, entre les mains des créanciers, cette maison où sa grand-mère et sa fiancée vivaient tranquilles. Jamais il n'y consentirait.

Cependant, en tournant ces réflexions dans sa tête, il se dit que s'il possédait quelques louis — une dizaine seulement — peut-être la chance des premiers jours reviendrait-elle et il pourrait alors rendre ce qu'il aurait emprunté. — Mais que tu es naïf, soliloqua-t-il, pour te procurer deux ou trois cents francs, et même davantage, tu n'as pas besoin de notaire ni d'hypothèques. Et sa résolution fut arrêtée. Comme il l'avait vu faire à d'autres joueurs, il emprunta sur billet à ordre, à échéance de huitaine, à un de ces groupiers qui sillonnent les salles censément pour surveiller les jeux, mais en réalité pour spéculer sur les joueurs. Le soir même il demanda trois cents francs et fut remboursé le lendemain. Elle se précipita et sortit; Pierre

restait seul, navré. Le jeune homme se sentit faible; en devenant joueur il était aussi devenu paresseux et l'orgueil n'avait pas tardé à lui passer. Il fut abattu toute la journée. Quoi! se disait-il, hypothéquer ce petit domaine des Estivandiers, qu'il se souvenait avoir vu travailler par son père avec tant d'ardeur, par sa mère elle-même avait fouillé à coups de pioche en tous sens, ce domaine où il avait été si heureux, tant que la folie du jeu ne l'avait pas empoigné, ce n'était pas possible, c'était plus fort que lui. Non, non, il ne voulait pas engager, entre les mains des créanciers, cette maison où sa grand-mère et sa fiancée vivaient tranquilles. Jamais il n'y consentirait.

Cependant, en tournant ces réflexions dans sa tête, il se dit que s'il possédait quelques louis — une dizaine seulement — peut-être la chance des premiers jours reviendrait-elle et il pourrait alors rendre ce qu'il aurait emprunté. — Mais que tu es naïf, soliloqua-t-il, pour te procurer deux ou trois cents francs, et même davantage, tu n'as pas besoin de notaire ni d'hypothèques. Et sa résolution fut arrêtée. Comme il l'avait vu faire à d'autres joueurs, il emprunta sur billet à ordre, à échéance de huitaine, à un de ces groupiers qui sillonnent les salles censément pour surveiller les jeux, mais en réalité pour spéculer sur les joueurs. Le soir même il demanda trois cents francs et fut remboursé le lendemain. Elle se précipita et sortit; Pierre

restait seul, navré. Le jeune homme se sentit faible; en devenant joueur il était aussi devenu paresseux et l'orgueil n'avait pas tardé à lui passer. Il fut abattu toute la journée. Quoi! se disait-il, hypothéquer ce petit domaine des Estivandiers, qu'il se souvenait avoir vu travailler par son père avec tant d'ardeur, par sa mère elle-même avait fouillé à coups de pioche en tous sens, ce domaine où il avait été si heureux, tant que la folie du jeu ne l'avait pas empoigné, ce n'était pas possible, c'était plus fort que lui. Non, non, il ne voulait pas engager, entre les mains des créanciers, cette maison où sa grand-mère et sa fiancée vivaient tranquilles. Jamais il n'y consentirait.

Cependant, en tournant ces réflexions dans sa tête, il se dit que s'il possédait quelques louis — une dizaine seulement — peut-être la chance des premiers jours reviendrait-elle et il pourrait alors rendre ce qu'il aurait emprunté. — Mais que tu es naïf, soliloqua-t-il, pour te procurer deux ou trois cents francs, et même davantage, tu n'as pas besoin de notaire ni d'hypothèques. Et sa résolution fut arrêtée. Comme il l'avait vu faire à d'autres joueurs, il emprunta sur billet à ordre, à échéance de huitaine, à un de ces groupiers qui sillonnent les salles censément pour surveiller les jeux, mais en réalité pour spéculer sur les joueurs. Le soir même il demanda trois cents francs et fut remboursé le lendemain. Elle se précipita et sortit; Pierre

bonne Eugène, et qui les lui prêtés sans difficulté, en lui faisant signer une valeur du double. L'argent fut perdu dans la soirée; nouvel emprunt et ainsi de suite, tant et si bien qu'au bout de huit jours il devait six mille francs, pour argent prêté et pour renouvellement des premiers billets. La veille de l'échéance, Eugène lui dit d'un air négligé et sur un ton aimable: — Vous savez, c'est demain que vous devez me payer les six mille francs. Vous serez en mesure, j'espère, sans cela ce deviendrait très ennuyeux pour moi, et surtout pour vous, car je me verrais forcé de vous afficher sur la glace. Eugène s'éloigna, la figure noyée dans une sourire hypocrite. Ette affiche sur la glace avec ses joueurs véreux qui ne paient pas leurs dettes!

(A Continuer.)

Les Camps de Prisonniers en Angleterre.

Londres. — On vient de publier à Londres une note à l'usage du Parlement, contenant une série de rapports faites par des membres de l'ambassade des Etats-Unis sur des visites aux camps de prisonniers en Angleterre. Les rapports décrivent la situation des prisonniers des 23 camps et constatent qu'elle est pleinement satisfaisante.